

— Madame la duchesse a donc pris une disposition nouvelle en légant à son arrière-petit-neveu, Eugène-Charles de Coulange : 1^o une somme de quinze cent mille francs ; 2^o son beau domaine sur l'Allier, évalué à plus d'un million, dont le légataire jouira dès qu'il aura accompli sa vingtième année.

— L'héritage de madame la duchesse de Chesnel-Tanguy dépasse neuf millions sur lesquels il a fallu prendre cinq cent mille francs pour divers legs particuliers.

Le reste de la lettre du notaire contenait des vœux pour le rétablissement du marquis, des compliments à la marquise, l'offre de ses services et l'assurance de son dévouement.

Sosthène et sa mère triomphaient sur toute la ligne. C'était un rêve féerique qui se réalisait pour eux. Leur joie, leur ravissement devenaient du délire. Ils étaient éblouis.

— Comprenez-vous, maintenant, dit madame de Perny à sa fille, comprenez-vous ?... Vous portez un beau nom, et vous allez avoir, que dis-je, vous posséderez dès aujourd'hui une des plus grandes fortunes de France... Ingrate, voilà ce que votre frère et moi avons fait pour vous, voilà ce que nous avons donné !...

La marquise répondit d'une voix sourde :

— Oui, voilà ce que vous avez fait pour moi ; oui, voilà ce que vous m'avez donné ; la fortune augmente et l'infamie grandit.

XXII

Sosthène de Perny ne perdit pas de temps. Le soir même, il boucha sa valise et se mit en route pour les Pyrénées afin de prendre possession de l'héritage de la duchesse de Chesnel-Tanguy.

Il avait en poche la procuration notariée de son beau-frère, laquelle lui donnait les pleins pouvoirs d'agir, en toute circonstance, au lieu et place du marquis de Coulange.

— Je serai probablement de retour dans quinze jours, avait-il dit à sa mère, en la quittant.

— Reste là-bas le moins longtemps possible, avait répondu madame de Perny. Dans tous les cas, si nous recevons la nouvelle de la mort du marquis, je te préviendrai aussitôt par une dépêche.

Depuis plus de quinze jours, aucune lettre venant de Madère n'était arrivée à Coulange. La lettre de madame de Perny, annonçant au marquis la naissance de son fils, était restée sans réponse.

Cela avait fait supposer, à Sosthène et à sa mère, que le marquis était à la dernière extrémité.

Mathilde, elle aussi, avait cette pensée, et elle attendait des nouvelles de son mari avec une angoisse mortelle.

Huit jours après le départ de Sosthène, aucune lettre n'étant venue la rassurer, la marquise était toujours en proie à sa douloureuse inquiétude.

Un matin elle remarqua que sa mère n'était plus la même que la veille et les jours précédents.

Madame de Perny paraissait soucieuse ; son front s'était assombri, il y avait quelques chose d'amer dans le pli de ses lèvres, et son regard n'avait plus la même expression de dédain et de hauteur.

Madame de Coulange comprit que quelque chose de grave préoccupait sa mère. Elle sentit son cœur se serrer.

— Ma mère a reçu une mauvaise nouvelle, pensa-t-elle ; oh ! je devine, ça va plus mal... Mon Dieu ! il est mort, peut-être !...

Elle ne pouvait rester dans une aussi cruelle incertitude.

— Ma mère, demanda-t-elle à madame de Perny, est-ce que vous avez reçu une lettre de Madère ?

— Pourquoi m'adressez-vous cette question ?

— Parce que je vous vois préoccupée, inquiète, dit Mathilde.

— Ma fille, vous voyez mal, je suis toujours la même.

— Non, non, je ne me trompe pas, répliqua vivement la marquise, je suis sûre que vous me cachez quelque chose.

Madame de Perny eut un mouvement brusque des épaules.

— Que pourrais-je donc vous cacher ? répliqua-t-elle avec humeur.

— Je ne sais pas, balbutia Mathilde ; mais mon cœur me dit que vous avez reçu une mauvaise nouvelle.

Madame de Perny fronça les sourcils, en haussant de nouveau les épaules.

— Vous avez une lettre de Madère, reprit la marquise.

Madame de Perny resta silencieuse.

— Ah ! vous ne voulez pas me le dire, s'écria la marquise d'une voix déchirante, mon mari est mort !

— Décidément, vous êtes folle, répondit durement madame de Perny ; c'est vous-même qui créez les fantômes qui vous effrayent ; défiez-vous de votre imagination.

Sur ses mots, elle quitta brusquement sa fille.

— Elle n'a pas voulu me rien dire, se dit la jeune femme, mais elle n'a pas pu me tromper ; je le sens là, elle me cache quelque chose.

La marquise passa le reste de la journée dans une agitation fiévreuse. La nuit elle ne dormait presque pas, et encore ses quelques instants de sommeil furent-ils tourmentés par des songes sinistres.

Elle se leva de bonne heure, s'habilla vite et descendit dans les jardins. Elle éprouvait le besoin de marcher et de respirer au grand air. D'ailleurs le temps était superbe.

Elle alla jusqu'à la porte du jardinier et causa un instant avec la femme. Ensuite elle s'enfonça dans une allée qui la conduisit à une petite porte qui s'ouvre sur la Marne. Elle sortit du parc. Rêveuse, la tête lourde de pensées, elle continuait sa promenade en suivant le bord de la rivière. Elle revint aussi à la grande grille du château.

Elle se disposait à rentrer lorsque sur le chemin, venant de son côté, elle aperçut un homme dans lequel elle reconnut le facteur rural.

Machinalement, elle se mit à marcher comme si elle allait au-devant de l'agent des postes. Au bout d'un instant ils se rencontrèrent. Le facteur s'arrêta devant la marquise en ôtant respectueusement sa casquette.

— Est-ce que vous avez aujourd'hui des lettres pour le château ? demanda-t-elle.

— Oui, madame la marquise, plusieurs, et les journaux comme d'habitude.

— C'est singulier, pensa la jeune femme, depuis un mois je n'ai pas vu un seul journal au château.

Elle reprit tout haut :

— Toutes ces lettres sont pour madame de Perny sans doute ?

— Je ne sais pas, madame la marquise, je n'ai pas encore bien regardé.

Le facteur ouvrit son sac de cuir à plusieurs compartiments.

— Deux lettres de Paris pour madame de Perny.

— Alors vous n'en avez pas portant un timbre étranger ?

— Si, madame, en voici une qui vient de Madère.....

La marquise tressaillit.

— Toujours pour madame de Perny ? fit-elle.

— Non, madame la marquise, celle-ci vous est adressée.

— A moi ?

— Parfaitement, madame la marquise.

— Vous voulez bien me la donner ?

— Certainement, répondit-il, lui tendant la lettre.

Elle la prit d'une main tremblante, en disant :

— Merci.

Le facteur referma son sac, salua la marquise et poursuivit son chemin. Il était déjà assez loin lorsque la marquise le rappela en marchant précipitamment vers lui.

— C'est une petite recommandation que je veux vous faire, lui dit-elle ; si vous voyez madame de Perny, ne lui dites pas que vous m'avez rencontrée, je désire qu'on ne sache pas au château que vous avez ce matin une lettre pour moi.

— Madame la marquise peut être sûre de mon silence, répondit le facteur ; mon métier m'oblige à être discret.

La jeune femme avait glissé la lettre dans son corsage.

Elle revint rapidement sur ses pas, en passant devant la grande grille sans s'arrêter, et elle rentra dans le parc par la petite porte qu'elle avait ouvert pour en sortir.

Quand elle se trouva dans un endroit solitaire, certaine de n'avoir à redouter aucun regard indiscret, elle s'arrêta. Elle était vivement émue. Son cœur battait violemment et elle sentait que ses yeux se mouillaient de larmes. Elle tira lentement la lettre de son sein.

— Mon Dieu, que vais-je apprendre ? soupira-t-elle.

Elle tenait le papier entre ses doigts frémissants. Les yeux fixés sur l'enveloppe, elle murmura :

— C'est l'écriture de Firmin : brave et bon serviteur, c'est lui qui m'écrivait.

Cependant elle était toujours hésitant ? elle n'osait pas briser les cachets, elle avait peur.

— Ah ! il faut que je sorte de cette horrible incertitude, s'écria-t-elle.

Elle laissa échapper un nouveau soupir, et elle déchira l'enveloppe. D'abord, il lui fut impossible de lire ; les larmes qui roulaient dans ses yeux éteignaient sa vue. Elle les essuya. Alors, le dos appuyé contre un arbre, ayant autour d'elle un épais rideau de feuillages encore verts, elle lut les lignes suivantes :

— Madame la marquise.

— Depuis quatre jours, tous les matins, je prenais la plume pour vous écrire, mais impossible, ma main tremblait si fort que la plume me tombait des doigts. Je suis dans un état dont on ne peut se faire une idée. En ce moment encore je pleure comme un enfant. Oh ! ne vous effrayez pas, madame la marquise, c'est de joie et de bonheur que je pleure.

— Il est sauvé, madame la marquise, il est sauvé !

— Le docteur Gendron a déclaré que le mal était arrêté, vaincu, que la guérison de mon bon et cher maître était certaine. Madame la marquise, cet homme-là est plus qu'un grand médecin, c'est un Dieu !... Je me suis mis à genoux devant lui et je lui ai embrassé les mains. Alors, il m'a dit : — Mon cher Firmin, — oui, madame la marquise, il m'appelle son cher Firmin, — ce n'est pas moi qu'il